

PÈRES DE CENDRES
ET DE PAPIERS

Catherine Claveries

Pères de cendres et de papiers

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

À l'époque, elle n'avait pas de prénom. Elle a mis 50 années à retrouver qui elle était. De père et de grand-père collabo, c'était tout ce qui la définissait.

PARIS
1967-1968

Sans-nom sait, Sans-nom sent qu'il ne faut pas parler.
Que la parole est mauvaise.

Son père aussi.

Elle regarde le jardin en contrebas, un beau parc. Les feuillages des rosiers de l'allée centrale finissent de transpirer leur rosée matinale. Les petits graviers de l'allée sont propres, bien rangés.

À l'image de sa chambre qu'elle qualifierait d'agréable si sa porte et sa fenêtre pouvaient s'ouvrir.

Au fil des derniers mois, sa bouche est devenue ce ruisseau sec qui ne charrie plus aucun mot.

C'est en partie pour cela, d'ailleurs, qu'elle va redoubler l'année prochaine. Elle s'en fiche. L'important c'est qu'elle ne le voit plus. Son père.

C'est uniquement pour cela que ses parents ont accepté la proposition du psychiatre et l'ont fait hospitaliser dans cette « maison spécialisée » aux environs de Paris. Ils ne savent plus quoi faire de cette adolescente devenue mutique. Ils s'inquiètent. Ils cherchent. Ils appellent à l'aide les spécialistes du cerveau.

« Mais qu'est-ce qu'ils y connaissent à mon cerveau ! Hurle-t-elle en silence. Leur cerveau de vieux, il est bouffé aux mites par la saleté humaine ! Trouées les illusions, dissous les rêves ! Ils ne peuvent même plus se les rappeler ».

Sans-nom est précisément en train de subir cette décomposition. Elle pourrit prématurément. Elle a mis un pied et même les deux jambes dans la fange humaine, sans le vouloir. L'odeur est suffocante. Elle étouffe.

Elle allume son petit transistor. Son père le lui a offert à Noël dernier. Elle rigole en entendant le journaliste sur France-Inter. Il semble content que la France entière se remette au travail après « les événements ». Tous les lycées ont rouvert le 12 juin.

La confirmation de son redoublement s'est faite peu de temps après. Son rire est amer. Non parce qu'elle comprend que tous ces pauvres gens, après avoir espéré un autre destin, retournent à leur labeur monotone, mais parce qu'elle voit que leur révolution n'a servi à rien.

« Ils ont écrit sur tous les murs « Soyez réalistes, demandez l'impossible » ou « Il est interdit d'interdire » et le peu de chose qu'elle demande, elle, lui est refusé. Ils ont cru gagner. Ils ont obtenu des soi-disant avantages sociaux, des soi-disant libertés, en fait rien n'a changé, rien ! Sa liberté fondamentale de non-expression, on la lui refuse ! Il lui est interdit d'effacer son père ! On l'interne abusivement.

Elle éteint le transistor brusquement et se dirige vers la salle de bain. Enlève sa chemise de nuit. Son slip. Met sa serviette hygiénique gorgée de liquides dans un papier journal. Jette le paquet dans la poubelle. Elle s'habitue mal à ce corps. Des boules, des poils, du sang. Ça aussi, c'est une nouvelle saleté.

En fin de matinée, c'est la sacro sainte visite. L'aéropage vole de chambre en chambre. Le docteur Campagne en tête. Changement de nœud papillon tous les jours. Rasé de frais. Des yeux sans expression. Il a un cabinet en ville où s'est rendue Sans-nom de

nombreuses fois. Elle lui a beaucoup parlé au début mais rien dit. Un jour, il a convoqué ses parents : « Il faut l'hospitaliser, nous ne progressons plus »

— Et comment va notre jeune patiente ? Lance-t-il en pénétrant dans la chambre.

Aucune réponse.

Et très vite, il se tourne vers la surveillante.

— Bon, Françoise vous pouvez augmenter le Laroxyl à XV gouttes le soir.

Et la petite foule blanche ressort. Le docteur Campagne toujours en tête, suivi d'un médecin, différent selon les semaines, d'une infirmière, d'une aide-soignante, de la diététicienne et enfin de la fille de salle, Mado. Parfois une des trois dernières personnes oublie de venir. C'est trop récent. Elles ne sont devenues importantes que depuis les événements du mois de mai. On ne veut plus de hiérarchie. On démocratise.

Sans-nom pense que Mado ne devrait plus travailler. Ses jambes sont gonflées. Elle souffle en passant la serpillère.

— Quel âge tu as Mado ?

— Bientôt 60 ma petite carpe.

Sans-nom parle à Mado. Elle est vieille. Elle est fille de salle. Invisible à la plupart. Inexistante. L'adolescente peut se confier. Elles font partie du même monde.

— Alors les bulles de mon joli poisson forment des mots ce matin !

Mado a laissé le gros chariot roulant transportant les plateaux repas devant la porte de la chambre. Elle pose celui de la jeune patiente sur la table. Mado est la personne que voit le plus Sans-nom à la clinique. Matin et midi elle sert et dessert les repas. Deux fois par jour, elle fait le ménage. Elle s'attarde souvent quelques minutes. Aujourd'hui, elle s'assied carrément sur une chaise.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit, mon petit cœur, que ton prénom était Hélène. Je l'ai vu sur ton dossier. C'est joli Hélène.

— Très joli.

—?...

— Pour mon père et pour l'administration, je suis Hélène. Pour ma mère, je suis Lili et pour moi et tous les autres je suis Sans-nom.

— D'où ça sort cette bizarrerie ?

— Ça vient de la bêtise des adultes, en l'occurrence de mes parents. Tu sais bien, dans les couples, chacun essaie de détenir un petit pouvoir, et là personne n'a cédé.

Ma mère a bataillé pendant des années avant de pouvoir choisir le prénom de son enfant. Elle n'a gagné qu'au troisième, à Nathalie. Pour ma sœur, mes parents ont fait une sorte de trêve et ils sont curieusement tombés d'accord sur ce prénom, probablement grâce à la chanson de Bécaud. Mais pour maman, cela arrivait trop tard, elle ne voulait plus rien partager avec mon père et elle s'est empressée de surnommer ma sœur Douchka.

Mes parents étaient incompatibles dès le départ. Lors de leur voyage de noces dans le sud de la France, ma mère s'est mise à faire des crises d'asthme. Mon père n'a pas supporté longtemps et il a écourté leur lune de miel.

Leur premier enfant est arrivé assez vite. Juste un an après leur mariage.

Pour l'aîné, maman aurait aimé Alain, comme son cousin. « Tu n'y penses pas ma chérie ! » a dit mon père. « Grâce à vous, ça me le rendra un peu vous savez » a imploré Emilie, ma grand-mère. « C'est une tradition dans la famille, les aînés prennent le prénom de leur père ou d'un défunt proche » expliqua gentiment Auguste, mon grand-père.

Sans-nom soupire.

— Maman devait être encore très amoureuse pour céder à une pareille monstruosité ! Du coup, mon frère s'appelle Claude comme mon oncle. Claude le héros mort à la guerre « dans les tous derniers jours » ajoute toujours Mimi, ma grand-mère, mi-fièvre, mi-larmoyante.

Maman raconte souvent que son statut s'est alors considérablement rehaussé. Elle est devenue la mère de l'héritier sur le berceau duquel se penchaient avec espoir grands-parents, oncles et tantes, du moins du côté de mon père Bernard, ravis de l'avenir supposé de ce bébé au prénom si prometteur.

Et elle a joué son rôle d'épouse comblée encore quelques années. « Tu as fait un beau mariage » lui répétaient sa mère et ses sœurs ». Maman acquiesçait et cachait déjà sous un maquillage ses yeux cernés et rougis par les jours cafardeux, interminables, honteux, des non-aimées. Deux ans plus tard, je suis née. On m'appela Hélène. Moins de discours autour de mon berceau. Une fille...

— Tu sais, ma carpe, tu es une fille de 68. Ça change tout ! Je te prédis un avenir du tonnerre !

Sans-nom pense que Mado est bien naïve.

— C'est à ma naissance que ma mère entra en dissidence.

Elle voulait m'appeler Marlène comme dans la chanson tant entendue pendant la guerre. « On en a assez mangé du boche, lui a crié mon père et ça fait vulgaire en plus ! » Et il me déclara à la mairie sous le nom d'Hélène. Maman jura de ne m'appeler que Lili.

Et jusqu'à ma sœur, ses actes de rébellion se multiplièrent. Elle a inventé de multiples stratagèmes pour se soustraire à mon père. Je le sais car elle nous le raconte souvent. Comme des règles bimensuelles, des crises d'asthme répétitives, des migraines opportunes. Et elle rit quand elle en parle.

Mais elle ne riait pas quand je l'ai vue avec lui dans l'escalier. Il devait être tard. Je ne dormais pas encore. J'ai entendu une voix et je me suis levée. Le couloir était sombre, j'ai toujours eu peur des ombres. À mesure que je me rapprochai de la voix, celle-ci m'apparut familière et je reconnus ma mère. Que faisait-elle dans la cage d'escalier ? La porte d'entrée était ouverte, mon père l'enlaçait. « Calme-toi, voyons ! » « Salaud, salaud ! Répétait-elle hurlante. « ça suffit maintenant, on va nous entendre ! ». Un couteau est tombé sur la moquette du palier. J'ai voulu disparaître sous les tentures de velours. Tu vois Mado, les étreintes peuvent être haineuses.

Nathalie a été l'embellie avant la tempête, leur dernier tour de piste.

Cinq ans plus tard, Maman quittait l'appartement de la rue Deschanel pour vivre à Neuilly avec nous trois et Nanie, notre « bonne ».

Je devais avoir environ 6 ans quand, au cours d'une de nos éternelles disputes avec mon frère, je lui ai lancé: « Toi, tu n'es qu'un zombi! » mot prononcé par la maîtresse lorsqu'elle nous avait parlé de l'esclavage « Certains Africains déportés aux Antilles avaient conservé en secret leurs rites vaudous et faisaient revenir à la vie leurs disparus sous forme de Zombis ou morts-vivants ». À l'époque, la frontière entre mon oncle Claude, que je n'ai bien sûr pas connu, et mon frère m'apparaissait comme brouillardeuse et les mettre sur le même plan grâce à ce mot me semblait une insulte suffisamment blessante. Il a serré les dents et avant de se précipiter sur moi a lâché: « Et toi une Sans-nom puisque tu en as deux! »

« Sans-nom, Sans-nom, balbutiait Nathalie ». Et c'est resté.

Je n'ai tout d'abord pas prêté attention à ces enfantillages, moi qui trouvais mon frère d'une puérité absolue, mais il s'est avéré que ce qualificatif allait en fait être prémonitoire de ma perte progressive d'identité et de repères au cours de cette année 67-68. Claude pourrait se flatter de m'avoir fait devenir ce qu'il espérait c'est-à-dire l'innommée.

Mado a écouté l'adolescente. Et l'a entendue. Elle ne sait pas, elle qui n'est que fille de salle, que sa carpe commence à recracher l'eau dans laquelle elle se noie.

Mado revient chaque jour et s'assoit sur la chaise.

Sans-nom ne sait pas qu'on peut être en état de rétention verbale comme on peut être en rétention urinaire, en aménorrhée, en occlusion.

Au fil des jours, elle expulsera une nécessaire logorrhée.

Elle est déjà soulagée. Elles se regardent et se sourient.

À MADO

*M*a mère nous dépose tous les trois chez mon père ce vendredi soir. Nous grimpons les marches quatre à quatre. Claude sonne déjà à notre appartement du troisième étage, talonné par Nana toute essoufflée. Je ressens pour la première fois le malaise. Je respire mal, ma tête tourne. Paniquée, je m'assois sur une marche, des voix se sont mises à chuchoter autour de moi.

— Alors tu viens ! Crie mon frère.

Le malaise cesse. Je le rejoins.

Mon père après son divorce a transformé l'appartement en une bonbonnière silencieuse.

Il a fait recouvrir les parquets d'une moquette épaisse. Il a remplacé le carrelage bruyant des salles de bain et de la cuisine par du linoléum. Sa chambre n'est accessible qu'après une double porte.

Les cris sont prohibés, la communication au sein de l'appartement se fait par sonnette pour appeler la bonne pendant les repas, par cloche pour nous signifier le matin que nous pouvons venir prendre notre petit-déjeuner ou par téléphone intérieur entre la chambre de « Monsieur et Madame » et l'office.